

Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève
Band: 45 (1997)

Artikel: Firmin Massot, Wolfgang-Adam Töpfer et Fleury François Richard : des relations artistiques méconnues entre Genève et Lyon
Autor: Louzier-Gentaz, Valérie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-728598>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

FIRMIN MASSOT, WOLFGANG-ADAM TÖPFFER ET FLEURY FRANÇOIS RICHARD : DES RELATIONS ARTISTIQUES MÉCONNUES ENTRE GENÈVE ET LYON

Par Valérie Louziet-Gentaz



1.
Fleury Richard, *Scène dans une chapelle ruinée*. Huile sur toile, 48 × 37 cm. Lyon, Musée des Beaux-Arts

Au cours de sa séance du 26 octobre 1811, le Comité de dessin manifeste sa volonté d'accueillir le peintre lyonnais Fleury François Richard (1777-1852) au sein de la Société des Arts de Genève. Voici un extrait des manuscrits des procès-verbaux :

«Le Comité propose aussi pour membre honoraire, Monsieur Richard, Peintre de premier talent pour les tableaux de genre; qui dernièrement, pendant un petit séjour qu'il a fait dans notre ville a visité avec le plus grand intérêt les établissements et les institutions que la Société soignent et dirigent [sic], et qui ont pour but l'étude du dessin, les a beaucoup prisé, et en a fait l'éloge le plus flatteur. Le Comité pense que la Société ne pourra que se glorifier de l'admission parmi ses membres, d'un artiste d'un talent aussi supérieur dans son art.»¹

Le 16 décembre 1811, lors d'une Assemblée générale, la Société des Arts «procède à l'élection de Monsieur Richard comme associé honoraire, il est approuvé, le secrétaire est chargé de lui en faire part»². Le Lyonnais Fleury François Richard, présenté comme «Peintre de premier talent pour les tableaux de genre» par le Comité de dessin, est, selon un terme plus correct, peintre de genre anecdotique dit aussi «troubadour»³. Si l'on se réfère à ses *Souvenirs*, c'est en parcourant le Musée des Monuments français⁴ que Fleury Richard imagine sa première peinture «troubadour», *Valentine de Milan pleurant la mort de son époux*,⁵ œuvre qu'il présente à Paris, au Salon de 1802. Une architecture médiévale – une chapelle, un cloître ou encore un intérieur seigneurial, même en ruines – lui permet en effet de faire revivre une scène tirée de l'Histoire de France ou de romans chevaleresques⁶ (fig. 1). Le peintre s'inspire de faits historiques nationaux tirés des chroniqueurs du Moyen Âge, de la Renaissance et du XVII^e siècle, dans une volonté d'«élever l'âme, réveiller la sensibilité, exciter les passions nobles»⁷. Ouvrages d'érudits, livres d'histoire parfois illustrés, recueils de gravures mais aussi manuscrits, miniatures médiévales nourrissent également son imagination⁸. La peinture «troubadour» s'épanouit à Lyon et rencontre un vif succès tout au long du premier tiers du XIX^e siècle, en France et à l'étranger⁹.

SÉJOUR À LYON DE FIRMIN MASSOT ET ADAM TÖPFFER, MAI 1812

Au mois de mai 1812, Firmin Massot (1766-1849) et Wolfgang-Adam Töpffer (1766-1847) séjournent à Lyon. Accueillis puis fêtés par les membres de la Section des Lettres et Arts de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de la ville, les Genevois retrouvent, parmi leurs cicéronnes, Fleury Richard. Deux lettres écrites par Adam Töpffer à son épouse Jeanne-Antoinette, et au bas desquelles figurent quelques lignes de la main de Firmin Massot, témoignent de cette étape d'un voyage qui doit mener les peintres jusqu'en Provence¹⁰. Adam Töpffer conte ainsi leur arrivée à Lyon :

«Nous avons heureusement passé ma chère femme les terribles montagnes qui sont entre Genève et Lyon et cela sans le plus léger accident, un peu de froid dans la nuit voila tout, [...], arrivé ici à l'hôtel du Parc nous étions

a peine en train d'oter nos cravattes [...] que Galline¹¹ nous avait déjà déterré pour nous emmener dîner chez les parens de sa femme a la campagne ou nous avons passé le reste de la journée agréablement; il n'a point non plus eu de repos qu'il ne nous eusse tiré de notre Auberge pour nous loger chez lui et malgré la résistance la plus vive et la plus longue de notre part il nous a mis dans un charmant appartement sur le quai de Saône ou nous avons la plus magnifique vue possible des beaux quartiers de Lyon, au lieu d'une cour ou nous étions relégué a notre hôtel. nous allons maintenant commencer nos opérations [...].»

Puis c'est Firmin Massot qui prend la plume :

«Ma cher Ninette¹² on ne peut pas être mieux disposé de corps et d'esprit que je le suis je n'ose pas te dire combien je m'amuse. Topfer a dit à sa femme toute notre histoire par le menu, ainsi je ne recommencrai pas...»¹³

Dans une seconde lettre, non datée mais portant le cachet de Lyon, les deux Genevois font part à leur famille des festivités organisées à leur intention :

«Notre séjour ici est extrêmement agréable ma bonne amie et il nous semble bien difficile de nous tirer de cette ville ou sans d'objets nous retiendraient sans nul doute si nous n'étions pas des chefs-d'œuvre de raison.

Notre ami [Abraham-Pierre Galline] fait des efforts pour nous rendre tout facile et agréable. Nous avons vu Richard et les autres confrères de l'Académie. ils nous ont parfaitement fait les honneurs de leur établissement qui est magnifique. nous allons maintenant avoir des repas en notre honneur composés des personnages les plus distingués dans notre art. en attendant nous visitons les Antiquités qui sont nombreuses. les tableaux les artistes &c Galline pousse la magnificence jusque a nous faire lancer pour notre divertissemens une galiotte à l'eau. Spectacle curieux qui terminera un dîner des gens de l'art que nous ferons chez lui. il a mis de plus a notre disposition, une calèche et deux beaux chevaux. il ne tiens qu'à nous de nous faire traiter en grand seigneur par tout ou nous voudrons aller. [...] on nous promet pour dimanche des processions superbes un grand concours de [ill.] et Monseigneur l'Archévêque officiera en personne, on veut que nous soyons du nombre des fidèles qui suivrons les cérémonies. [...]

Massot est fort bien gai, il trouve la ville de Lyon extrêmement belle, et il a raison.»¹⁴

Ainsi, quelques mois après la nomination de Fleury Richard comme membre honoraire de la Société des Arts, c'est au tour des deux plus célèbres peintres de l'Ecole genevoise des premières années du XIX^e siècle d'être invités par les



2.
Firmin Massot, *Portrait de Juliette Récamier*, 1807. Huile sur toile, 29,5 × 24,5 cm. Lyon, Musée des Beaux-Arts

institutions artistiques lyonnaises. En 1812, Firmin Massot et Adam Töpffer sont à l'apogée de leur carrière; des commanditaires genevois et étrangers font alors bénéficier les deux artistes d'une reconnaissance non plus seulement locale mais également européenne (fig. 2). Rappelons aussi que, depuis le mois de janvier 1812, Adam Töpffer préside le Comité de dessin de la Société des Arts, qu'il représente donc officiellement. Les relations entre l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon et la Société des Arts de Genève, comme par ailleurs les liens entretenus par les artistes lyonnais et genevois au début du XIX^e siècle, n'ont à notre connaissance jamais été étudiés. Il y eut des échanges cependant - à cette époque, il faut moins d'une journée de voyage pour relier Genève et Lyon -, et de multiples affinités rapprochèrent les individus¹⁵.

« RICHARD ET LES AUTRES CONFRÈRES DE L'ACADÉMIE »

«Nous avons vu Richard et les autres confrères de l'Académie» assurent Massot et Töpffer. En 1812, parmi les membres de la Section des Lettres et Arts de l'Académie de Lyon figurent, outre Fleury François Richard, le portraitiste



3.
Pierre Révoil, *Un tournoi au XIV^e siècle*, 1812. Huile sur toile, 133 × 174 cm. Lyon, Musée des Beaux-Arts

Alexis Gognard (1752-1840), le peintre de fleurs Antoine Berjon (1754-1843), les paysagistes Jean-Michel Grobon (1770-1853) et Antoine-Jean Duclaux (1783-1868), le peintre «troubadour» Pierre Révoil (1776-1842)¹⁶. Alexis Gognard, Antoine Berjon et Pierre Révoil sont alors également professeurs à l'École des Beaux-Arts¹⁷, respectivement pour la classe de Principes, la classe de la Fleur et la classe de la Figure¹⁸.

Dans les années 1810, outre la peinture de genre anecdotique avec, au premier plan, Richard et Révoil (fig. 3), les artistes lyonnais se consacrent principalement à la peinture de fleurs et au paysage. La peinture de fleurs se développe tout au long du XIX^e siècle, parallèlement à la reprise d'activité de la Fabrique de soierie, au lendemain du siège de Lyon. L'Empereur encouragea l'industrie lyonnaise, en rétablissant par décret, en 1805, l'École des Beaux-Arts, afin de

former des dessinateurs, mais aussi en imposant la soie pour les costumes de cour (décret de 1811) et en commandant de nouvelles tentures pour les palais impériaux¹⁹. Parmi les peintres de fleurs, citons Antoine Berjon (fig. 4), Jean-François Bony (1754-1825), dont les bouquets offrent de nombreuses similitudes avec ceux d'artistes contemporains du Nord de l'Europe tels que Cornelis van Spaendonck (1756-1840), Jan Frans van Dael (1764-1840). Quant au paysage, les environs de Lyon de Jean-Michel Grobon, exécutés avec une touche fine, précise et réfléchie, sont un parfait exemple de l'influence des paysagistes hollandais du XVII^e siècle sur les artistes lyonnais. Le site de Lyon et les bords du Rhône offrent aux peintres d'innombrables sujets, ainsi l'île-Barbe, plusieurs fois représentée, par Grobon (voir planche VII et détail de la couverture), par Antoine-Jean Duclaux²⁰. Grobon, farouche partisan du difficile exercice de peindre d'après nature, transmet «son savoir-faire de

paysagiste [...] aux disciples qui l'accompagnent librement dans ses excursions de peintre»²¹, tout au long de la première moitié du XIX^e siècle.

À Genève en 1812 dominent le portrait et le paysage, avec parmi les artistes les plus talentueux, Firmin Massot et Adam Töpffer. En ce début de XIX^e siècle, ce sont des artistes confirmés qui occupent le devant de la scène. Nés dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, ils sont réunis sous le nom de première Ecole genevoise de peinture et ont pour chef de file Pierre-Louis De la Rive (1753-1817). Le paysagiste est en effet le premier artiste genevois d'envergure à être resté à Genève et à y transmettre son savoir. Sous sa houlette, Massot, Töpffer mais aussi Jacques-Laurent Agasse (1767-1849), Pierre-Louis Bouvier (1766-1836). Ces différents peintres sont aujourd'hui redécouverts grâce à des études approfondies menées depuis plusieurs années. Leur œuvre comme leur vie sont désormais mieux connues et font l'objet de publications régulières. Comme la plupart des artistes lyonnais de leur génération, Firmin Massot et Adam Töpffer ont été très influencés à leurs débuts par la peinture des Pays-Bas, qu'ils purent apprécier dans les collections privées de leur ville ou au cours de leurs voyages.



4.
Antoine Berjon, *Fruits et fleurs dans une corbeille d'osier*, 1819.
Huile sur toile, 107,5 × 87,5 cm. Lyon, Musée des Beaux-Arts

Aussi les uns et les autres développèrent-ils une peinture privilégiant les petits et moyens formats, une exécution lisse, un fini minutieux.

L'ENSEIGNEMENT DU DESSIN À GENÈVE, À LYON

Selon les procès-verbaux de la Société des Arts, lors de son séjour genevois en 1811, Fleury Richard a visité « avec le plus grand intérêt les établissements et les institutions que la Société soignent et dirigent [sic], et qui ont pour but l'étude du dessin, les a beaucoup prisé, et en a fait l'éloge le plus flatteur ». Ce « plus grand intérêt » s'explique tout naturellement par le fait que Lyon, à cette époque, possède également une Ecole spéciale de dessin dont la genèse et le développement ressemblent fort à ceux de l'école de dessin de la Société des Arts.

Au XVIII^e siècle, la Fabrique d'horlogerie à Genève²² est une industrie prospère, comme la Fabrique de soierie à Lyon. Dans les deux cités, une même volonté de former de bons artisans favorise alors l'établissement d'une ou plusieurs écoles de dessin. Il s'agit là d'une « conception utilitaire de l'art appliqué à l'industrie » au profit d'une meilleure qualité et, en conséquence, d'une plus grande renommée des produits, conception que l'on rencontre non seulement à Genève et à Lyon mais aussi dans d'autres villes de province en France²³. Le choix des professeurs se porte cependant sur des peintres à part entière, et non sur des dessinateurs de la Fabrique, et l'enseignement délivré est de type académique. À Genève comme à Lyon, on enseigne principalement le dessin d'après nature (c'est-à-dire d'après le modèle vivant) et d'après la bosse²⁴. Fleury Richard bénéficia des cours donnés à l'école gratuite de dessin de Lyon au début des années 1790 avec, parmi ses professeurs, le peintre Alexis Grognard. Quant à Firmin Massot et Adam Töpffer, ils furent élèves à l'école de dessin de la Société des Arts sous la direction des peintres Louis-Ami Arlaud-Jurine (1751-1829) et François Ferrière (1752-1839).

Que ce soit à Genève ou à Lyon, les élèves des écoles de dessin sont pour la plupart d'entre eux fils d'artisans - « issus de la Fabrique » - et destinés à prendre la relève du commerce familial. Massot est fils d'un maître et marchand horloger, Töpffer fils de tailleur; à Lyon, Pierre Révoil est fils de pelletier, Jean-Michel Grobon fils d'un fabricant de rubans et de passementerie. Cependant, « certains élèves visent plus haut et parviennent à se faire admettre dans de grands ateliers parisiens pour apprendre à composer des tableaux d'histoire »²⁵, chez Jacques-Louis David (1748-1825) par exemple, ainsi Fleury Richard. D'autres, comme Firmin Massot, poursuivent leur formation en voyageant en Italie. De retour dans leur ville natale, ces artistes - devenus des

peintres à part entière – occupent des postes significatifs dans les Sociétés des Arts ou Académies et enseignent à leur tour. Alors que Töpffer en 1797, puis Massot en 1800 deviennent membres de la Société des Arts de Genève et dirigent régulièrement l'école de dessin, Richard est nommé Emule de l'Athénée de Lyon (future Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts) en 1800 également et sera nommé professeur de peinture à l'École des Beaux-Arts en 1818.

AVEC FLEURY RICHARD EN PROVENCE, JUIN 1812

Après avoir fait étape à Lyon, Massot et Töpffer reprennent la route pour Avignon, Nîmes puis Valence et Vienne; Fleury Richard les accompagne: «Notre compagnon Richard est un homme charmant nous sommes contents les uns des autres et il y a outre un temps a souhait un charme qui nous accompagne, celui de s'occuper d'objets d'art de les varier d'en causer de s'instruire &c.»²⁶ Deux lettres d'Adam Töpffer, datées d'«Avignon le 5 juin 1812»²⁷ et de «Lyon le 11 juin 1812»²⁸, livrent la suite et la fin de leurs aventures. Les trois hommes descendent le Rhône en bateau jusqu'à Avignon, puis rejoignent Nîmes en diligence: «...notre voyage va parfaitement bien nous sommes enchantés de ce que nous avons vu, notre temps a été employé heure par heure sans interruption [...]. Nous avons fait cette navigation si dangereuse sur le Rhône [...]»²⁹; «... je comprends à présent pourquoi on insistait si fort ici pour nous faire descendre le Rhône il eut été en effet mal séant à des gens qui ont quelques prétentions au goût de ne point prendre ce parti en se refusant aux avantages qui se présentaient à nous pour mettre fin à cette belle course»³⁰.

Au cours de leurs différentes haltes à travers le Sud de la France, leur notoriété – et par là même celle de l'École genevoise de peinture – permet aux deux Genevois de retrouver l'accueil enthousiaste qui leur avait été réservé à Lyon:

«... nous sommes tellement recommandés par les lettres que nous avons et par celles que l'on a écrites pour annoncer notre passage, que nous sommes prévenus dans toutes les villes où nous passons. Il ne tiendrait qu'à nous de passer notre temps plus longuement et bien agréablement, nous ne sommes point inconnus et nous avons la satisfaction d'entendre nos noms dans la bouche de bien des gens de mérite, – nous nous portons à merveille.»³¹

Par-delà l'agrément que leur procurent de nouvelles rencontres et la reconnaissance de leur talent par «bien des gens de mérite», Massot et Töpffer – sans oublier Richard – profitent pleinement des opportunités qui s'offrent à eux, tout au long de ce qui est en quelque sorte un voyage d'études:

«Par tous nous avons été reçus et fêtés à merveille partout on s'est empressé à nous ouvrir les musées et les Bibliothèques, Darier à Avignon prévenu par Galline de notre arrivée ne nous a plus laissé dès qu'il nous a possédés, il a comme à Lyon mis une voiture à notre disposition avec laquelle nous avons été les maîtres de nous transporter où nous avons voulu [...]»³²

D'AIX-EN-SAVOIE (1813) À PARIS (1822)

À la suite de leur séjour à Lyon et de leur périple en Provence, les liens entre Adam Töpffer, Firmin Massot et Fleury Richard perdurent et se resserrent, sur un plan professionnel mais aussi amical.

Au mois de juillet 1813, Firmin Massot retrouve Fleury Richard accompagné d'Antoine-Jean Duclaux à Aix-en-Savoie (aujourd'hui Aix-les-Bains), lieu de villégiature célèbre pour ses thermes. Les trois artistes sont les invités de la reine Hortense dont ils doivent faire le portrait³³. Les correspondances des familiers de Massot témoignent de cette prestigieuse commande³⁴. À cette époque, Amélie Romilly (1788-1875) est à Paris avec sa mère, et ce pour plusieurs mois. Ainsi commente-t-elle dans une lettre à son maître (comme elle l'appelle dès lors) les retrouvailles de ce dernier avec son ami lyonnais: «Tout ce que vous me dites sur les agréments d'Aix me fait envie, ces romances de Richard aux douches, ces buts des promenades, tout cela me ravit, mais surtout l'idée d'être tranquille de jouir paisiblement, de se sentir vivre, de pouvoir penser, réfléchir, de respirer le frais, de voir le ciel [...]»³⁵.

Adam Töpffer, quant à lui, rejoint Fleury Richard à Lyon en avril 1822, puis les deux peintres font ensemble le voyage jusqu'à Paris afin d'exposer quelques-unes de leurs œuvres au Salon: «J'ai vu le tableau que fait Mr Richard pour le Salon j'en ai été fort content. Il ne lachèvera que dans huit jours qui lui sont nécessaires encore et aux premiers jours de mai nous partirons pour Paris»³⁶. Töpffer a emporté quelques aquarelles, des *Sites et costumes de la Suisse* (si l'on se réfère au deuxième supplément du livret de l'exposition)³⁷, et Fleury Richard a choisi de présenter son *Montaigne visitant le Tasse* et *La mort du Prince de Talmont*³⁸.

Les trois artistes genevois et lyonnais ne sont pas en concurrence, bien au contraire, et s'épaulent volontiers dans les différentes étapes de leur carrière. Des liens amicaux et d'estime réciproque sont venus renforcer leurs relations professionnelles. Leurs différentes rencontres en témoignent. Aucune correspondance toutefois entre Massot/ Töpffer et Richard – si elle a existé – n'est aujourd'hui conservée dans des institutions publiques; de même, peu de détails sont



5.
Nicolas Schenker, d'après Firmin Massot, *La liseuse*, vers 1798.
Taille douce, 43 × 28,5 cm. Lyon, Musée des Beaux-Arts

donnés par Fleury Richard dans ses *Souvenirs* sur ses relations avec ses amis genevois. Cependant, dans le fond d'atelier de Fleury Richard, aujourd'hui déposé au Musée des Beaux-Arts de Lyon, nous avons retrouvé une épreuve gravée et numérotée d'un portrait exécuté par Firmin Massot à la fin du XVIII^e siècle, intitulé «La Liseuse»³⁹. A droite, au-dessus de la gravure, Fleury Richard écrivit au crayon : «portrait de la femme de mon ami Massot»⁴⁰ (fig. 5).

DES LIENS QUI PERDURENT

Vingt et un ans après le séjour lyonnais de Firmin Massot et Adam Töpffer, les relations artistiques entre Genève et Lyon existent toujours. Au mois d'octobre 1833, Firmin Massot effectue un voyage à Grenoble, ainsi que l'atteste un passeport⁴¹. Est-ce une étape avant de rejoindre Lyon ? Amélie et David Munier-Romilly séjournent dans cette dernière ville à la fin du mois d'octobre, comme en témoigne une lettre d'Amélie adressée à leurs quatre enfants⁴². Au début du mois de novembre, s'ouvre en effet une exposition «des ouvrages de peinture, dessin, sculpture, architecture, écriture, etc., des artistes lyonnais et étrangers», au Palais du Commerce et des Beaux-Arts de Lyon. Différents artistes genevois y ont envoyé

leurs œuvres, parmi lesquels Massot et Munier-Romilly, mais aussi Alexandre Calame (1810-1864), Georges Chaix (1784-1834), François Diday (1802-1877)⁴³. Remarquons que les nouveaux talents de l'Ecole genevoise sont bien représentés avec les deux chefs de file de la peinture alpestre. Fleury Richard est absent des cimaises et n'expose plus depuis déjà plusieurs années. Firmin Massot a choisi *La lecture de l'Almanach* (n° 188)⁴⁴, *Le soldat mendiant* (n° 189)⁴⁵ et le *Portrait de M^{me} de G**** (n° 190)⁴⁶. Amélie Munier-Romilly présente quant à elle *Le Capucin en prière* (n° 193), *Le Petit fouille au pot* (n° 194) et le *Portrait de M. Massot, peintre à Genève* (n° 195)⁴⁷. Enfin, en octobre 1834, Adam Töpffer séjourne à Ecully, dans la campagne lyonnaise de Richard. «J'ai été voir Richard à la campagne qu'il a achetée à deux lieues de Lyon. Lui et sa femme m'ont reçu avec de grandes démonstrations de bienveillance [...]»⁴⁸.

UNE INFLUENCE DE L'ECOLE LYONNAISE ?⁴⁹

A l'époque où Firmin Massot et Adam Töpffer font la connaissance de Fleury François Richard, les trois artistes sont dans la maturité de leur talent. Aussi leurs différentes rencontres n'entraînent-elles pas de bouleversement dans leur œuvre. Lorsque Fleury Richard aborde le portrait ou encore le paysage – pour les fonds de ses peintures «troubadours» –, on ne peut guère y déceler une influence de ses amis genevois. De même, Töpffer n'élabore pas d'œuvres «troubadours», préférant accueillir dans ses paysages des scènes de la campagne genevoise contemporaine (fig. 6). Quant à Firmin Massot, les sujets historiques qu'il conçoit dans la première moitié du XIX^e siècle s'apparentent aux



6.
Wolfgang-Adam Töpffer, *Les pêcheurs au filet*, 1805. Huile sur toile,
69,5 × 88 cm. Genève, Musée d'art et d'histoire, Inv. 1926-78



7. Pierre-Louis Bouvier, *Portrait de Caroline Ducloux, nièce de l'artiste, en costume Renaissance*, 1815. Huile sur carton, 46,3 × 37,2 cm. Collection Kugel

«fancy pictures» réalisées par Thomas Gainsborough (1727-1788) au XVIII^e siècle et davantage encore à une peinture de genre sentimentale à la Greuze⁵⁰ qui se développe partout en Europe, en même temps que le style «troubadour»⁵¹. Celle-ci se réfère à des événements récents, la retraite de Russie par exemple, d'où une série d'œuvres autour du thème du soldat blessé, que reprend Massot avec *Le soldat mendiant* présenté à l'exposition de Lyon en 1833⁵².

À Genève cependant, à partir de 1835, M^{me} d'Albert-Durade, née Julie Covelle (1799-1880), peintre de fleurs, présente régulièrement ses ouvrages aux Salons de la Société des Arts. Au même moment, quelques artistes élaborent des scènes dont les sujets sont proches de la peinture «troubadour» telle qu'elle s'exprime alors à Lyon. Georges Chaix expose dès les années 1820 des œuvres aux titres évocateurs⁵³. En 1815 déjà, Pierre-Louis Bouvier fait le portrait de sa nièce Caroline Ducloux en costume Renaissance, jouant de la guitare (fig. 7). De récentes recherches – non encore publiées – fondées sur une étude minutieuse des catalogues d'exposition permettront sans doute d'affiner notre compréhension de l'influence de l'École lyonnaise sur les peintres genevois.

Notes:

- 1 Archives de la Société des Arts de Genève. Procès-verbaux du Comité de dessin, 1802-1819, f. 128
- 2 Archives de la Société des Arts de Genève. Procès-verbaux des Assemblées générales et des Séances du Comité et de la Société, vol. IV, 1799-1817, f. 301
- 3 Marie-Claude CHAUDONNERET, *Fleury Richard et Pierre Révoil La peinture Troubadour*, Paris, 1980, préface de Daniel TERNOIS et pp. 14 et ss. Le terme est peu exact mais depuis longtemps consacré. Au XIX^e siècle, les critiques définissent ce genre nouveau comme intermédiaire entre la peinture d'histoire et la scène de genre.
- 4 Pour en savoir plus sur le Musée des Monuments français, lire M.-Cl. CHAUDONNERET, *op. cit.*, p. 18 et ss
- 5 Acquis par l'impératrice Joséphine en 1805, sa localisation actuelle est inconnue (M.-Cl. CHAUDONNERET, *op. cit.*, pp. 63-65).
- 6 Le Musée des Beaux-Arts de Lyon possède quelques œuvres pour lesquelles le fond d'architecture et de paysage est parfaitement terminé alors qu'au premier plan, une scène avec des personnages est restée à l'état d'esquisse, parfois peinte, parfois simplement dessinée au crayon sur la couche de préparation du support: *Henri IV et Gabrielle d'Estrées, Entrée de Couvent, Scène dans une chapelle ruinée...*
- 7 M.-Cl. CHAUDONNERET, *op. cit.*, p. 57
- 8 *Ibid.*, pp. 20 à 22
- 9 *Ibid.*, pp. 14 et 15
- 10 Lettres aujourd'hui déposées à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève (BPU). Ms suppl. 1638, ff. 75-77
- 11 Abraham-Pierre Galline (1772-1847), directeur des Messageries du Midi et Consul Suisse à Lyon
- 12 Il s'agit ici bien sûr d'Anne-Louise Massot, l'épouse de Firmin, parfois surnommée Ninette, et non de Ninette Töpffer, fille d'Adam Töpffer et filleule de Firmin, alors âgée de onze ans, ainsi que l'affirme Lucien BOISSONNAS (*Wolfgang-Adam Töpffer*, Lausanne, 1996, p. 203 note 17). Au reste, la teneur des propos ne laisse aucun doute sur l'identité de leur destinataire.
- 13 BPU. Ms suppl. 1638, f. 75
- 14 *Ibid.*, f. 77
- 15 Au XVIII^e siècle déjà, Jean-Etienne Liotard (1702-1789) séjourne à plusieurs reprises à Lyon, et fréquente le graveur et dessinateur Jean-Jacques de Boissieu (1736-1810). [Cf. dans ces pages l'article de Marie-Félicie PEREZ, n.d.l.r.]
- 16 Almanach historique et politique de la ville de Lyon et du département du Rhône, années 1811 et 1813.
- 17 L'École des Beaux-Arts – appelée encore Ecole spéciale de dessin en 1812 – fut rétablie le 15 avril 1805 par décret impérial et installée en 1807 au Palais Saint-Pierre, près du Musée.
- 18 Les autres professeurs sont Joseph Chinard pour la classe de sculpture, Michel Gay pour celle d'Architecture et ornements, Claude Fayolle pour celle de mise en carte (la mise en carte permet de transcrire en fils entrecroisés le moindre détail d'un dessin ou d'une peinture).
- 19 Elisabeth HARDOUIN-FUGIER et Etienne GRAFE, *Peintures de fleurs de l'école lyonnaise*, Musée des Beaux-Arts de Lyon XIX^e-XX^e siècles, Lyon, 1979, p. 3
- 20 Voir la *Halte des artistes lyonnais à l'Île-Barbe* exposée en 1824 au Salon à Paris et aujourd'hui au Musée des Beaux-Arts de Lyon.
- 21 Elisabeth HARDOUIN-FUGIER et Etienne GRAFE, *La peinture lyonnaise au XIX^e siècle*, Paris, 1995, p. 50

- 22 La Fabrique regroupe « l'ensemble des arts et des artistes qui concourent à la création des montres et des bijoux. Le travail en est réparti entre une multitude de petits ateliers : par définition le terme Fabrique exclut l'idée [...] de l'usine produisant mécaniquement en grandes séries » (cf. Antony BABEL, *La Fabrique genevoise*, Neuchâtel, 1938, p. 13).
- 23 M.-Cl. CHAUDONNERET, *op. cit.* (1980), p. 1
- 24 Marie-Félicie PEREZ, « Soufflot et la création de l'école de dessin de Lyon, 1751-1780 », dans : *Soufflot et l'architecture des lumières*, Lyon, 1980
- 25 M.-Cl. CHAUDONNERET, *op. cit.*, p. 1
- 26 BPU. Ms suppl. 1638, f. 115
- 27 *Ibid.*, ff. 115-116
- 28 *Ibid.*, ff. 79 et 80
- 29 *Ibid.*, f. 115
- 30 *Ibid.*, f. 79
- 31 *Ibid.*, f. 116
- 32 *Ibid.*, f. 79
- 33 Si nous connaissons aujourd'hui la localisation des portraits de la reine Hortense par Richard (Bibliothèque Thiers, Paris) et Duclaux (Musée Napoléon, Arenenberg), il n'en est malheureusement pas de même pour celui exécuté par Massot qui n'a pu être retrouvé.
- 34 Parallèlement, quelques lettres envoyées par Adam Töpffer à sa femme, alors en cure à Aix, accompagnent et complètent cette épisode de la vie de Firmin Massot.
- 35 BPU. Ms 3210, f. 79. Lettre d'Amélie Romilly à Firmin Massot, août 1813
- 36 BPU. Ms suppl. 1642, ff. 1-2. Lettre de M. et M^{me} Adam Töpffer à leur fils Rodolphe, datée de « Lyon Dimanche »
- 37 L. BOISSONNAS, *op. cit.*, p. 276 et ss
- 38 M.-Cl. CHAUDONNERET, *op. cit.* (1980), p. 48
- 39 Musée des Beaux-Arts de Lyon, Cabinet des arts graphiques, Inv. 1988-4-V-65
- 40 Ces quelques mots manuscrits ont par ailleurs permis d'identifier le modèle de *La Liseuse*. Voir Valérie LOUZIER-GENTAZ, *Vie et œuvre de Firmin Massot (1766-1849), peintre et dessinateur genevois*, thèse de doctorat ès lettres en histoire de l'art, sous la direction du professeur Marcel Roethlisberger, Faculté des Lettres de l'Université de Genève, juin 1996
- 41 AEG. Chancellerie Ab n° 29, passeport n° 1562
- 42 BPU. Ms fr. 3209, ff. 1-2
- 43 *Notice des ouvrages de peinture, dessin, sculpture, architecture, écriture, etc., des artistes lyonnais et étrangers, exposés au Palais du commerce et des Beaux-Arts, salle du Musée, le 5 novembre 1833*, Lyon, 1833 et ses suppléments
- 44 *La lecture de l'Almanach* fut présentée à Genève, à l'exposition de 1829. Sa localisation actuelle est inconnue.
- 45 Firmin Massot exposa le *Soldat aveugle* à Genève en 1834 (localisation actuelle inconnue).
- 46 D'après l'initiale du nom du modèle, nous pouvons supposer qu'il s'agit d'un portrait de la fille du peintre, M^{me} de Geer, née Adèle Massot.
- 47 Aujourd'hui à la Société des Arts de Genève
- 48 Lettre d'Adam Töpffer à sa femme, BPU, Ms suppl. 1638, ff. 185-186
- 49 Le terme d'Ecole lyonnaise est utilisé par la critique parisienne pour la première fois en 1817.
- 50 Jean-Baptiste Greuze (1725-1805)
- 51 E. HARDOUIN-FUGIER et E. GRAFE, *op. cit.* (1995), p. 68. A Lyon par exemple, les élèves de Révoil, ne pouvant concurrencer leur maître, adoptèrent ce genre de peinture.
- 52 *Ibid.*, p. 69: « Mendicité et pathétique de coin de rue inspirent plusieurs œuvres. »
- 53 Il ne s'en trouve malheureusement aucune dans les collections publiques genevoises.

Remerciements :

J'adresse mes plus vifs remerciements à Françoise Dupuis-Testenoire, Etienne Grafe, Alexis Kugel et à la galerie Michel Descours à Lyon pour leur précieuse collaboration.

Crédit photographique :

Musée des Beaux-arts de Lyon, photo Studio Basset, Caluire : fig. 1 à 3, 5
Musée des Beaux-arts de Lyon, photo RMN, Ojeda, Paris, Lyon : fig. 4
Musée d'art et d'histoire, Genève, photo B. Jacot-Descombes : fig. 6
Collection Kugel, Paris, photo J. Kugel Antiquaires, Paris : fig. 7
Collection particulière, France, photo galerie Michel Descours, Lyon : planche VII et couverture